



HAL
open science

5 questions à Fatma Çıngı Kocadost

Fatma Çıngı Kocadost

► **To cite this version:**

| Fatma Çıngı Kocadost. 5 questions à Fatma Çıngı Kocadost. 2023, 10.58079/q3ys . hal-04773198

HAL Id: hal-04773198

<https://hal.science/hal-04773198v1>

Submitted on 8 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Publié en ligne sur le blog de l'axe *Imbrications des rapports sociaux* du CMH :

<https://imbrications.hypotheses.org>

5 questions à Fatma Çingı Kocadost

Par Lise Cottet · 15/01/2023

Fatma Çingı Kocadost est docteure en sociologie depuis décembre 2018. Elle a réalisé une thèse (EHESS / Université de Lausanne) co-dirigée par Nicky Le Feuvre et Stéphane Beaud. Elle participe aujourd'hui à la série « 5 questions à » qui vise à mettre en avant les recherches des membres de l'axe « Imbrication des rapports sociaux : genre, classe, race » du Centre Maurice Halbwachs.

1. Quel est l'objet de ta thèse en quelques mots ?

Ma thèse porte sur le travail des femmes des classes populaires. J'entends par travail non seulement l'activité professionnelle, mais également les activités domestiques, y compris les travaux de *care* et de subsistance. Ma thèse s'intéresse donc à l'articulation de ces deux types de travail : le travail salarié et le travail reproductif gratuit, réalisé le plus souvent dans le cadre des relations familiales. J'ai suivi pendant quatre ans un groupe d'une vingtaine de femmes liées par des relations amicales et familiales, de classes populaires urbaines, immigrées ou descendantes d'immigré·es du Maghreb, « sans diplôme » ou peu diplômées. En mettant leur expérience au centre de l'investigation, ma thèse se focalise sur la manière dont elles gèrent leur vie d'épouse et de mère conjointement à leur vie d'employée subalterne. J'analyse cet objet, double appartenance domestique et professionnel des femmes du milieu populaire, à trois moments différents de trajectoires biographiques des enquêtées : avant le mariage, pendant les premières années du couple et de la maternité, enfin pendant la séparation et après le divorce.

2. Qu'est-ce qui t'a amenée à faire cette thèse ?

Quand j'ai fini mon master, j'étais convaincue que le travail salarié est un enjeu crucial dans la lutte contre le capitalisme et le patriarcat. Cette conviction a été nourrie sur le plan scientifique par la littérature du féminisme matérialiste. Lorsque je me suis inscrite en thèse, je pensais d'abord faire une monographie de travail. Je voulais analyser les rapports sociaux de genre et de race dans la sphère professionnelle, au niveau des relations quotidiennes. Mais, discutant avec deux amies qui deviendront plus tard des enquêtées de ma recherche, je me suis rendue compte que j'étais en train de faire fausse route. En effet, ce qu'elles disaient de leur place d'employée subalterne indiquait que le travail était pour elles une nécessité

plutôt qu'un moyen d'indépendance. Elles cherchaient certes à gagner une salaire, mais elles ne donnaient pas une priorité absolue à l'emploi. Moi, qui accordais une place centrale à la salarisation des femmes, j'ai dû changer de regard. J'ai donc décidé de faire une thèse depuis la sphère privée pour rendre compte du maillage de l'ensemble des activités des femmes des classes populaires, qui sont tour à tour ou synchroniquement ; fille, épouse, bénéficiaire des allocations, consommatrice, mère, salariée.

3. Dans quels champs de recherche t'inscris-tu et quelles littératures mobilises-tu ?

Ma recherche s'inscrit d'emblée dans les études féministes sur le travail. Les débats scientifiques et politiques à ce sujet sont anciens, notamment celui qui oppose dès les années 1970 les féministes matérialistes adoptant le concept de « mode de production domestique » proposé par Delphy aux féministes qui se réunissent autour de l'idée de « reproduction sociale » qui rectifie et enrichit la théorie marxiste du travail, quasi-aveugle à la domination masculine. Le deuxième courant n'a pas été vraiment présent en France, en tout cas pas dans la recherche institutionnelle. Cela est en train de changer depuis quelques années avec un regain d'intérêt pour les théories de reproduction, qui se manifeste par la traduction des livres classiques, notamment ceux de Federici. Au fond, l'enjeu du débat, c'est le lien analytique entre la sphère reproductive de la famille hétérosexuelle et la sphère productive de l'économie marchande. Cet enjeu est d'autant plus important qu'il a impliqué (implique encore) des orientations de lutte différentes pour les femmes. Dans ma recherche de thèse, j'ai tenté d'apporter des éléments de réflexion à ce débat depuis la réalité vécue des femmes subalternes et racisées de la France contemporaine. Pour le faire, en plus des travaux de la sociologie du genre sur le rapport des femmes à l'emploi et au travail salarié et sur l'articulation des temps sociaux professionnel et familial, j'ai mobilisé également des études qui traitent les questions du travail féminin du point de vue des milieux populaires, notamment celle de la division sexuée des tâches domestiques dans le couple. Ma thèse dialogue aussi avec des recherches en anthropologie et en sociologie qui s'intéressent aux familles immigrées et/ou aux descendant·es d'immigré·es.

4. Peux-tu nous parler de ta méthodologie et du terrain de ton enquête ?

Les conditions dans lesquelles j'entame mon terrain me semblent déterminantes pour ma pratique ethnographique. Comme je l'ai évoqué plus haut, cette thèse trouve ses origines dans des discussions amicales entre femmes, immigrées ou issues de l'immigration, autour du travail et de la famille. Sans question précise, on parlait des relations sexuées, de nos problèmes familiaux et professionnels, des « Français·es »

et je notais systématiquement nos discussions. Puis, j'ai élargi mon ethnographie vers d'autres femmes ayant des relations quotidiennes avec mes deux amies ; leurs sœurs, voisines, tantes, cousines, amies. Au cours des quatre années qui ont suivi mes premières prises de note, ces deux points d'ancrage, la discussion entre femmes et la réciprocité de nos visions sur nos vies respectives, m'ont permis de construire un espace-temps singulier, celui de l'enquête ethnographique. Il permettait de raccorder les mondes : les miens et ceux des femmes suivies. J'ai tâché de formaliser cette démarche méthodologique dans un article pour contribuer à la traduction de l'épistémologie féministe intersectionnelle en outils concrets du travail sur le terrain. La proposition consiste à élaborer au cours de l'enquête un « positionnement » ou « point de vue situé » ancré dans des expériences et perceptions différenciées du fait qu'on étudie. Ce n'est possible qu'en construisant la relation ethnographique comme une « vision réciproque » entre le.la chercheur·euse et les enquêté.es.

5. Quels sont les principaux résultats de ta thèse ?

Ma recherche montre que, du point de vue des femmes enquêtées, la famille – cette institution patriarcale – revêt une signification vitale. D'abord, elles constatent que dans les milieux populaires son absence produit souvent plus de difficultés matérielles et relationnelles que sa présence. Ensuite, le mariage comme cadre officiel de l'hétérosexualité leur apparaît plus sécurisant que les aventures sans lendemain. De plus, il est encore le seul cadre légitime pour être mère. Enfin, elles conçoivent le foyer comme un refuge censé les protéger de l'exploitation économique du marché. Il est en effet un entre-soi ethno-racial et de classe, qui se constitue contre l'espace public ou professionnel. En son sein, elles œuvrent pour une division sexuée du travail équitable avec les maris. Elles veulent que ces derniers les respectent et qu'ils reconnaissent la valeur de leur travail domestique et de mère. Contrairement à ce qu'on peut attendre, les conflits matrimoniaux ne découlent pas d'une demande de partage égale des tâches domestiques de la part des femmes, mais précisément de leur défense d'un ordre sexué qu'elles estiment menacé. Ainsi, elles essayent de rétablir, très souvent en vain, le modèle qu'elles l'appellent « *à l'ancienne* », celui du couple travailleur/ménagère. Le décalage entre l'obligation d'avoir deux salaires au foyer et l'attachement des femmes aux rôles sexués – plus particulièrement à la maternité – constitue une source de tension dans le couple. Leur double aspiration à la différenciation de genre et à l'équité dans le mariage reste insatisfaite. La deuxième source de tension renvoie au fait que les enquêtées ont du mal à correspondre à la «*féminité dévouée*» qui découle pourtant du modèle familialiste qu'elles semblent défendre. Dans la plupart des cas, le désir de concilier la sécurité du lien conjugal et la liberté féminine se confronte à l'étroitesse de leurs marges de manœuvre. En

conséquence, une fois mariée, les femmes vivent la conjugalité comme une alliance nécessaire dont elles doivent constamment négocier les termes.

Question bonus. Quelles sont les implications de tes résultats de thèse pour la question de l'imbrication des rapports sociaux ?

Si la perspective de ces femmes se trouve au centre de ma thèse, ce n'est pas dans le but de la réhabiliter, mais parce qu'elle permet d'interroger le modèle de l'accès des femmes à une indépendance au masculin neutre, sans ancrage social ni racial. Étudier ensemble les rapports sociaux de genre, de classe et de race nous obligent à reconsidérer nos convictions féministes sur la question du travail. En effet, la place assignée par l'économie capitaliste n'est pas un lieu d'émancipation pour mes enquêtées, femmes non-blanches des milieux populaires, la place que leur donne la famille hétérosexuelle non plus. Le fait que les relations familiales procure des ressources vitales à beaucoup d'entre elles ne change pas cette réalité. En ce sens, ma recherche offre un point d'appui pour critiquer la vision féministe hégémonique selon laquelle l'indépendance individuelle – économique et affective – constitue aujourd'hui le socle de l'émancipation des femmes.